Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 6 (1873)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN

THÉOLOGIE

E. Reuss. — Bibliotheca novi testamenti graeci[1]

Ce n'est pas sans quelque tristesse que nous annonçons cette nouvelle publication d'un homme qui, durant de longues années, fut un des principaux soutiens de la science théologique protestante dans nos pays de langue française et qui ne nous appartient plus aujourd'hui. L'ouvrage que voici, le premier qu'il ait publié depuis les événements de 1870, est dédié à *l'alma mater Argentoratensis* rajeunie sous l'égide de l'empire germanique ressuscité. Mais la science, heureusement, n'est en soi pas plus allemande que française. Le livre de M. Reuss en est lui-même la preuve la plus éloquente, ne fût-ce que par l'idiome dans lequel il est écrit. La langue latine, que le savant professeur manie si bien, n'est-elle pas comme le symbole de ce cosmopolitisme ou de cette neutralité de la science?

La *Bibliotheca Novi Testamenti græci* est le type d'une œuvre d'érudition méthodique, exacte et patiente. Il est à craindre, seulement, que ce mérite même n'ait pour effet de la laisser passer inaperçue de la plupart de ceux qui ne sont pas exégètes ou critiques de profession. Raison de plus pour nous de la signaler à l'attention de ceux de nos lecteurs qui n'en auraient pas encore eu connaissance et qui, sans être du métier, s'intéressent aux recherches sérieuses sur le texte des Livres saints.

Contrairement à ce qui se voit souvent, cet ouvrage offre plus et mieux que ne promet son titre. En effet, ce n'est pas ici un simple *catalogue* plus ou moins complet des *éditions* du Nouveau Testament grec, mais une véritable *histoire* critique du *texte imprimé* de 1514 à 1870.

[1] *Bibliotheca Novi Testamenti graeci, cuius editiones ab initio typographiae ad nostram aetatem impressas quotquot reperiri potuerunt collegit, digessit, illustravit Ed. Reuss Argentoratensis.* Brunsvigæ ap. Schwetschke et fil. 1872. VIII et 314 pag.

On y trouve sous une forme plus complète, plus exacte, plus détaillée, avec tout l'appareil bibliographique désirable, la matière que l'auteur a dû résumer en quelques pages dans les dernières éditions de son Histoire des livres saints du Nouveau Testament. La *Bibliotheca* comble une lacune depuis longtemps sentie. Elle remplacera dorénavant avec avantage des travaux, remarquables pour leur époque sans doute, mais devenus absolument insuffisants, tels que les *Prolegomena* de l'anglais Mill (1707) et la *Bibliotheca sacra* de Jaques Le Long, de l'Oratoire (1709-1723), rééditée et augmentée par Masch (1778).

On ne peut que féliciter les sciences bibliques de ce que le sujet en question a rencontré un auteur aussi exceptionnellement qualifié pour le traiter avec succès. M. Reuss non-seulement est versé comme peu d'autres dans les questions d'exégèse et de critique biblique ; il a su, à force de sacrifices de plus d'un genre, réunir avec le temps la collection d'éditions du Nouveau Testament la plus riche qui ait jamais existé. Grâce à ses soins et à sa libéralité, la nouvelle bibliothèque académique de Strasbourg possédera un trésor unique en son genre. Sur 657 éditions à lui connues — dont 537 réellement différentes les unes des autres, et 120 ne différant d'autres éditions que par le titre, — l'infatigable critique a réussi à en acquérir 582 (dont 484 de la première espèce), tandis que les bibliothèques publiques les mieux montées n'en possèdent que la moitié à peine et même seulement le tiers ou le quart: celle de Stuttgardt 285, provenant de Jos. Lorck, « le prince des bibliophiles, » qui en possédait lui-même 346 ; celle de Sussex à Londres un peu plus de 200; celle de Hambourg 180, provenant en bonne partie de la bibliothèque du pasteur Gœze, bien connu par sa polémique avec Lessing ; celle de Wernigerode dans le Harz 140, celle de Berlin 114, etc. Des 75 éditions qu'il n'a pas pu acquérir, M. Reuss a pu en examiner de ses propres yeux 66; les 9 autres ont été collationnées pour lui par des amis. A part ces 657 éditions décrites et classées en parfaite connaissance de cause, il en est au plus 50 dont l'auteur ne connaît l'existence que pour les avoir vues citées par d'autres ; à quoi, dit-il, il faut sans doute en ajouter un certain nombre qui ont paru en Angleterre et en Amérique *in usum scholarum,* mais qui sur le continent européen ne sont pas même connues de réputation. — M. Reuss a, du reste, exclu de son travail les éditions partielles n'embrassant que telle ou telle portion du Nouveau Testament, pour autant qu'elles ne font que reproduire un texte plus ancien. Il en a exclu également les *fac-simile* des différents manuscrits anciens.

La grande et importante innovation que présente la *Bibliotheca* consiste en ce que les éditions y sont groupées par familles, au lieu d'être énumérées dans l'ordre chronologique ou classées d'après le format. C'est la forme et la nature du texte, le plus ou moins de parenté ou de différence entre le texte d'une édition et celui des autres qui ont servi de principe dans cette œuvre de classification. Dans ce but, il fallait comparer les éditions entre elles. Mais comme il ne pouvait être question de les comparer toutes d'un bout à l'autre, — travail qui dépasserait les forces d'un homme et qui d'ailleurs ne donnerait pas des résultats suffisamment certains, comme le prouve l'exemple de ceux qui ont tenté de l'entreprendre, — M. Reuss a imaginé une méthode plus expéditive qui conduit tout aussi sûrement au but. Parmi la masse des variantes qui se rencontrent dans les manuscrits et les éditions imprimées du Nouveau Testament grec, il en a choisi *mille* (222 dans les épîtres pauliniennes, 151 dans les Actes, 136 dans Matthieu, 119 dans l'Apocalypse, 110 dans Luc, 94 dans Marc, 64 dans les épîtres de Jaques, Pierre et Jude, 55 dans l'évangile de Jean, 40 dans l'épître aux Hébreux et 9 dans les épîtres de Jean). Le nombre de 1000 était assez considérable pour que les différences saillantes entre une édition et une autre ne pussent pas échapper à l'œil du critique, et pourtant pas assez pour que le travail de collation en devînt trop fastidieux. Les variantes, d'ailleurs, n'ont pas été prises au hasard ni choisies sous l'empire de quelque préoccupation que ce soit. Elles ont été prises autant que possible parmi celles qui affectent le sens même du texte ou qui ont acquis une certaine célébrité par les discussions critiques ou théologiques auxquelles elles ont donné lieu. Ce sont les passages renfermant ces variantes-types qui ont été conférés dans chacune des 657 éditions.

Cette méthode a le grand avantage de faire ressortir pour ainsi dire à première vue le plus ou moins de rapport qui existe entre deux textes. Elle indique même plus clairement le caractère et la valeur d'une édition que ne le ferait une collation complète de toutes les variantes indistinctement. M. Reuss en cite une preuve frappante (§ 5 des *Præmonenda*). Le critique anglais Mill ayant comparé entre elles les quatre éditions d'Erasme, constate que la deuxième (1519) diffère de la première (1516) en 400 endroits, la troisième (1522) de la deuxième en 118, la quatrième (1527) de la troisième en 106. On serait tenté de conclure de ces chiffres que la deuxième édition fut presque une œuvre nouvelle, tandis que les deux éditions subséquentes subirent des modifications beaucoup moins importantes.

Cependant, lorsqu'on regarde aux variantes qui ont pour effet de modifier réellement le texte, il se trouve que la deuxième édition ne diffère de la première qu'en 27 endroits sur 1000, la troisième de la deuxième en 15, la quatrième en 29, et que dans le plus grand nombre des cas les changements d'une édition à l'autre ne sont guère autre chose que des corrections typographiques, sauf dans la quatrième qui est un peu plus exacte dans l'Apocalypse.

Les treize premiers chapitres de l'ouvrage traitent de l'*editio complutensis* 1514 (tome V de la célèbre polyglotte publiée sous les auspices du cardinal Ximénès), des éditions d'Erasme et de différentes familles du texte dérivant directement ou indirectement de ces premiers travaux. Le chapitre XIV est consacré aux premières éditions critiques du XVIIIe siècle, publiées antérieurement à Griesbach. Dans les chapitres XV à XXIV, l'auteur poursuit l'histoire du texte à partir de Griesbach jusqu'à nos jours. Il énumère ensuite, au chapitre XXV, des éditions suédoises, italiennes et anglaises non encore collationnées. Enfin il mentionne, chapitre XXVI et XXVII, 8 éditions citées par des bibliographes, dont l'existence lui paraît douteuse, et *84 qui n'ont jamais existé.* (On a pris pour des éditions du Nouveau Testament grec certaines éditions du Nouveau Testament latin ou néo-grec et même des éditions de l'Ancien Testament grec.) — L'ouvrage se termine par un index des éditions par ordre chronologique avec renvois à la page où chacune d'elle est décrite; un index des noms des éditeurs par ordre alphabétique, un index des variantes rangées en vingt-huit groupes, d'après les familles ou les éditions où elles ont fait leur première apparition dans le texte imprimé, enfin un index des passages cités, d'après l'ordre des livres bibliques.

Le livre de M. Reuss aura pour effet de réformer sur bien des points l'histoire traditionnelle du texte imprimé du Nouveau Testament. Bien des données et des appréciations qui, pendant longtemps, se sont transmises de confiance d'une isagogique à l'autre — souvent sur l'autorité d'on ne sait trop qui — devront être corrigées ou complétées. Plusieurs critiques du XVIIe et du XVIIIe siècle, notamment Wells (1709-1719), Macius (1729) et Harwood (1776) que M. Reuss appelle le précurseur de Lachmann, sont vengés de l'injuste oubli où leurs mérites et leur nom même étaient tombés. Tel autre, plus récent, qui a pris soin de remplir le monde de sa renommée tout en soumettant ses devanciers à une sévère critique, se voit remis à la place, très honorable du reste, qui lui revient selon la justice.

Un fait curieux qui résulte de cette histoire du texte mérite d'être

encore spécialement relevé, parce qu'il prouve combien les idées les plus répandues et qui semblent les moins sujettes à caution, reposent souvent sur un fondement peu solide.

On parle constamment, à propos du Nouveau Testament grec, d'un *texte reçu*. On entend par là le texte adopté par les Elzévir (1624), texte remontant à Bèze, aux Etienne et à Erasme, qui aurait été réimprimé sans changements pendant un siècle et demi jusqu'à Griesbach (1774). C'est à ce critique que reviendrait la gloire d'avoir mis le premier à la place de ce texte devenu stéréotype un texte plus correct tiré de sources plus anciennes. Or M. Reuss démontre clairement qu'un pareil *texte reçu* n'a en réalité jamais existé, et en même temps il explique l'origine de cette erreur. Le terme remonte à Griesbach qui appelle *vulgaris et receptus* le texte qu'il avait entrepris d'amender. Ce texte était en effet celui des éditions elzéviriennes. Mais le célèbre critique ne l'appelait de la sorte que parce que c'était le texte universellement reçu et presque seul connu de son temps dans les églises luthériennes de l'Allemagne septentrionale où sont situées les universités de Iéna et de Halle. Dans ces contrées on n'employait guère alors que les éditions sorties des presses de l'orphelinat de Halle et des officines de Voss à Leipzig et à Berlin, lesquelles reproduisaient purement et simplement le texte elzévirien de 1624 (c'est-à-dire en définitive le texte de Th. de Bèze). Elles se recommandaient par leur bon marché et avaient pour elles la routine orthodoxe. Griesbach lui-même connaissait les autres éditions alors existantes, mais il n'en a pas tenu compte parce que, dans le milieu où il vivait, elles n'étaient guère connues. On le voit, le critique de Iéna pouvait en son temps et dans son pays parler d'un *texte reçu*. Mais prise dans l'acception générale et absolue qu'on lui prête habituellement, cette expression est tout à fait inexacte et contraire aux faits. Sans doute le stabilisme croissant de la théologie protestante au XVIIe siècle se manifeste entre autres dans la tendance à faire du texte adopté par les Elzévir une sorte de texte masoréthique, à «l'entourer d'une haie» comme les scribes juifs l'avaient fait pour l'Ancien Testament, et à décrier, à persécuter même comme hérétiques ceux qui se permettaient d'y toucher; il suffit de rappeler le nom du bâlois J.-J. Wetstein. Il n'en est pas moins vrai que l'édition elzévirienne de 1624 n'a jamais joui de la dignité exceptionnelle et de l'autorité exclusive que l'on a bien voulu lui prêter après coup ensuite d'un malentendu. Bien avant Griesbach des hommes intelligents, érudits et courageux avaient publié le texte du Nouveau Testament sous une forme renou-

velée, quelques-uns même sous une forme plus correcte que Griesbach ne le fit après eux, et plusieurs de ces éditions étaient assez généralement employées par les théologiens en dépit du prétendu *texte reçu*. Il serait, du reste, dans plus d'un cas, fort difficile de dire quelle est la leçon « reçue, » par la raison bien simple que la leçon changeait pour ainsi dire d'un jour à l'autre, même dans les éditions appartenant à une seule et même famille. Et à combien de critiques depuis Griesbach n'est-il pas arrivé d'opposer au soi-disant texte reçu des leçons qui, lorsqu'on y regarde de plus près, se rencontrent plus fréquemment dans les éditions antérieures à Griesbach que les leçons réputées reçues !

H. V.

F. DELITZSCH. — COMMENTAIRE SUR LA GENÈSE; 4me édition [1].

Ce commentaire bien connu, dont la *troisième* édition avait paru en 1860, apparaît de nouveau, rajeuni et enrichi par dix années d'infatigable travail. C'est, en effet, une édition « entièrement remaniée » que le savant professeur de Leipzig offre au public théologique. Sans doute, le fond du livre est demeuré le même. Le point de vue général n'a pas changé : c'est toujours du point de vue de « l'histoire du salut » que le contenu de la Genèse est envisagé ; l'auteur s'applique a en faire ressortir le caractère religieux, symbolique et typique. La méthode exégétique également est la même : méthode reproductive, c'est-à-dire paraphrase explicative du texte, et non de simples scholies. Pas de changement non plus dans la manière de résoudre le problème de la composition de la Genèse et de celle du Pentateuque en général : un homme doué de l'esprit prophétique (*jéhoviste*), et vivant du temps de Josué ou au commencement de l'épopue des juges, a donné au Pentateuque sa forme actuelle 1° en *complétant* l'œuvre d'un prêtre (*écohiste*), contemporain de Moïse, dans laquelle avait déjà été incorporé le «livre de l'alliance» (Ex. XIX-XXIV), et 2, en incorporant à son tour, à cette œuvre ainsi complétée, le *Deutéronome* mosaïque. Enfin l'explication du texte n'a pas non plus subi de modifications fondamentales ; les passages difficiles, les termes susceptibles d'interprétations diverses sont expliqués en général de la même manière que précédemment. Ainsi les *Bené-Elohim* (VI, 2) sont des anges, et *beshag-*

[1] *Commentar über die Genesis* von Franz Delitzsch. Mit Beiträgen von Professor *Fleischer* und Consul *Wetzstein*. Vierte gänzlich umgearbeitete Ausgabe. Leipzig 1872, 602 pag. gr. in-8.

gam hou (VI, 3) signifie « puisqu'il (l'homme) est chair. » *Shilo* (XLIX, 10) est le nom de la ville éphraïmite : « jusqu'à ce qu'il (Juda) arrive à Silo, et qu'à lui revienne l'obéissance des peuples. » L'*Ange de Jehovah* n'est pas Jehovah lui-même sous la figure d'un ange, mais un ange réel dont Jehovah fait son organe spécial dans telle ou telle circonstance donnée. La *lutte de Jacob* n'a eu lieu ni en songe ni en vision ; ç'a été une lutte réelle où l'homme tout entier était engagé, un travail de l'esprit accompagné d'efforts corporels ; Jacob a lutté par la (foi prières et larmes, Osée XII, 4, 5), mais en déployant en même temps tout ce qu'il avait de forces physiques (hanche démise). Cependant l'ange de Dieu, tout en ayant l'apparence d'un homme, n'avait ni chair ni os ; il opposa violence à violence en vertu du pouvoir que l'esprit exerce sur tout ce qui est corporel. Et si Jacob put l'emporter sur Jehovah, c'est que celui-ci ne lui opposait qu'une mesure déterminée de sa toute-puissance. Quant au récit de la *création* (Gen, I), nous n'en possédons pas le texte primitif, conforme en tous points à la révélation que reçut le premier homme. Cette révélation primitive a passé par la tradition orale et y a subi diverses métamorphoses en rapport avec le génie des différentes nationalités : de là les ressemblances et les différences entre les cosmogonies nationales. C'est une des formes de cette tradition qui nous à été conservée dans le premier chapitre de la Genèse. Quoique ce ne soit pas le texte primitif et complet, on peut être certain que rien d'essentiel ne se sera perdu, et que notre récit aura été conçu et reproduit sous l'influence du même esprit qui jadis en avait communiqué l'original aux premiers hommes, etc., etc.

Le fond de l'ouvrage est donc demeuré le même. Il n'est pas de page, cependant, qui n'ait été plus ou moins remaniée. Inutile de dire que l'auteur a tenu soigneusement compte, dans l'introduction comme dans le corps du commentaire et dans les notes, de tout ce qui, dans les principaux ouvrages publiés depuis 1860 en Allemagne et ailleurs, se rapporte de près ou de loin à la Genèse. Il s'est tenu au courant des explorations modernes en Egypte, en Assyrie et dans le domaine des langues aryennes, remontant aux sources les plus sûres et suivant les autorités les plus compétentes. Les pages traitant des relations de la famille de Jacob avec l'Egypte et du fameux problème des Hyksos, ont été entièrement refondues, principalement d'après les renseignements fournis par le papyrus Sallier I. L'auteur s'arrête à ce résultat que les Hyksos n'étaient pas des Israélites, mais des conquérants de même race, arabes ou phéniciens, qui avaient pénétré en Egypte antérieurement à l'immigration israélite, et qui en furent expulsés par

des rois de la dix-septième dynastie. De cette expulsion des Hyksos il faut distinguer l'exode des Israélites, qui eut lieu en 1314 avant Jésus-Christ, sous le règne d'Aménophis, fils de Ramsès II Miamoun, de la dix-neuvième dynastie, et qui, dans la tradition égyptienne rapportée par Manéthon, est représenté comme une expulsion de gens lépreux ayant infesté l'Egypte à la même époque que les Hyksos. Quant à la question de savoir si le roi sous lequel Joseph arriva en Egypte était un prince hyksos, M. Delitzsch pense qu'elle doit être résolue négativement. C'était un roi indigène, sans parenté de race avec la tribu hébreue.

On sait la place considérable qu'occupaient dans les précédentes éditions les questions relatives à la géologie et à l'astronomie dans leurs rapports avec la Bible. L'apologétique s'y mêlait largement à l'exégèse. Dans cette nouvelle édition, l'auteur est parti du principe que « le commentateur de la Genèse fait bien pour le moment d'ignorer les théories encore si incertaines et sans cesse changeantes des géologues sur la formation de la terre, et de s'en tenir purement et simplement à son texte. » C'est par fidélité au texte, également, qu'il a renoncé à fonder l'hypothèse de « restitution » sur les premiers versets de la Genèse. (Vers. 2 : La terre *était* confuse, etc., et non plus : *fut* ou *devint* confuse.)

En général, les jugements portés par l'auteur le sont d'une manière moins absolue, ses affirmations sur bien des points ont pris une forme moins tranchante : ce qui dans la troisième édition n'était « pas douteux » est déclaré, dans la quatrième, vrai « d'une manière générale ; » ce qui, là, était « absolument impossible » est devenu, ici, « invraisemblable. » (Cp. pag. 19 de la quatrième édition avec pag. 21 et suiv. de la troisième.) Cet adoucissement dans les termes se fait remarquer principalement dans les pages consacrées à l'histoire de la critique du Pentateuque, et dans celles où l'auteur est conduit par son sujet à placer les données historiques ou chronologiques de la Genèse en regard des résultats discordants de la science moderne. (Voir entre autres au chap. 5.)

Parmi les morceaux rédigés à nouveau, se trouvent les notes sur les noms de Dieu Elohim et Jehovah (pour ce dernier, M. Delitzsch a adopté la prononciation *Yahvéh*, à la place de *Yahavah*), et l'excursus relatif aux fleuves du paradis.

Plus encore que dans les précédentes éditions, l'auteur a voué ses soins à la critique du texte traditionnel et à l'explication étymologique des mots. Bon nombre de racines hébraïques sont expliquées

ici pour la première fois d'une manière satisfaisante. Un registre alphabétique, à la fin du volume, indique tous les mots ainsi expliqués, avec les renvois nécessaires pour les retrouver dans le commentaire. Un autre registre renferme la liste des synonymes expliqués. Ce supplément aux dictionnaires hébreux existants n'est pas la partie la moins instructive de l'ouvrage.

Notons enfin que cette édition a été enrichie de trois articles géographiques qui ont pour auteur le savant consul prussien à Damas, M. J. G. Wetzstein : le premier sur *Hoba*, « à la gauche de Damas, » jusqu'où Abraham poursuivit les quatre rois venus d'Orient (XIV, 15.) Cette localité ne doit pas être identifiée avec Kâboun (Winer, d'après le voyageur Troïlo), à ½ lieue seulement au nord de Damas, mais avec une source, Hoba, à vingt lieues nord-est de cette ville, sur la lisière du désert, où il y a toujours grande affluence de nomades, et où il existait autrefois un village. Le second article traite de la situation de *Tsohar* où Lot alla se réfugier (XIX, 22.) Généralement on place cette ville sur la presqu'île de la mer Morte, mais elle doit se chercher là où on la plaçait au siècle dernier, au sud-est de la mer Morte, à Ghor es-Safiah ; elle y est ensevelie sous les alluvions de plusieurs torrents venant des montagnes voisines de Moab. Cette situation est la seule qui s'accorde avec les relations de l'époque des croisades, avec les vieux itinéraires, les indications de Josèphe et les données bibliques. Dans un troisième article, M. Wetzstein s'occupe de *Kadès* (Gen. XIV, 7) et de la *frontière méridionale de la Palestine* (Jos. XV, 1-4.) Les géographes, on le sait, ont été jusqu'ici dans une grande incertitude au sujet de la situation de Kadès, cette localité si souvent citée dans l'Ancien Testament et célèbre par le séjour que les Israélites y firent sous Moïse. Tandis que les uns (Robinson et Raumer) la plaçaient dans l'Arabah, à quelques lieues au sud de la mer Morte, d'autres (Rowlands) l'identifiaient avec *Koudès*, situé à deux journées de marche de l'Arabah, du côté de l'occident. Or, M. Wetzstein cherche à démontrer, par un passage de la géographie arabe de Makdizi (né à Jérusalem dans la première moitié du Xe siècle), et à l'aide de renseignement fournis par Seetzen et par Palmer (The desert of the Tîh, etc., 1871), que Kadès était situé non loin de l'Arabah, à trois lieues environ au nord du mont Madara (31°.5' lat. nord et 52° 45' long. est.) C'est une localité bordée à l'ouest par le massif ou plateau de Makrâh qui s'élève entre l'Arabah et le Ouaddy el-Arish, et située au pied du col Nakb-el-Yémen par où passe la route d'Hébron à l'Arabah. Ce district du désert, bien arrosé et traversé par une route de commerce

importante, se prêtait particulièrement bien à l'établissement d'un camp nomade. Si Kadès est identique avec le *Kâdous* de Makdizi, le *Koudês* de Rowlands paraît correspondre à Kédès, ville du Négeb de Juda (Jos. XV, 23), d'où il résulterait que la frontière méridionale de la Palestine avançait beaucoup plus au sud qu'on ne l'admet généralement.

Malgré tous les éléments nouveaux dont son commentaire s'est enrichi dans cette quatrième édition, M. Delitzsch a réussi à en diminuer le volume, soit par une impression plus compacte, soit en s'appliquant à donner plus de concision à son langage, soit enfin par les coupures qu'il a faites çà et là. H. V.

REVUES

JAHRBUCHER FUR DEUTSCHE THEOLOGIE.

1871. — Première livraison.

PALMER. Jean Brentz comme prédicateur et comme catéchète.

GRIMM. Le prologue de l'évangile de Luc.

BENDER. Examen de la valeur scientifique de la doctrine du sentiment de dépendance absolue dans le système théologique de Schleiermacher.

Bulletin. — Renfermant entre autres un compte-rendu critique de l'ouvrage de M. Sabatier sur l'apôtre Paul, par le professeur GESS.

Seconde livraison.

RITSCHL. De la méthode à suivre pour l'histoire des dogmes pendant la période patristique, (à l'occasion de l'ouvrage de Nitzsch fils: *Grundriss der christlichen Dogmengeschichte*, I, 1870).

DIESTEL. La stèle de Mésa le Moabite. Revue critique.

HERRLINGER. Etudes sur la théologie de Mélanchthon. II, Doctrine de la cène. (Le premier article, année 1870, 3e et 4e livraison. traite de la doctrine de la justification.)

R. SCHMID. Théologie et science naturelle.

KLUGE. Le νοῦς chez les classiques et dans l'Ecriture sainte.

Bulletin. — Renfermant une annonce du commentaire sur l'Apocalypse de Jean de M. Kienlen, par M. MŒLLER.

Troisième livraison.

KŒHLER. La doctrine des écrits symboliques luthériens touchant l'église, le ministère et le gouvernement ecclésiastique.

SCHŒBERLEIN. L'unité du divin et de l'humain en Jésus-Christ.